

Lisez que je vous aime

Denis Diderot, *Lettre à Sophie Volland*

Paris, le 10 juillet (1759)

« J'écris sans voir. Je suis venu ; je voulais vous baiser la main et m'en retourner. Je m'en retournerai sans cette récompense ; mais ne serai-je pas assez récompensé si je vous ai montré combien je vous aime ? Il est neuf heures, je vous écris que je vous aime. Je veux du moins vous l'écrire ; mais je ne sais si la plume se prête à mon désir. Ne viendrez-vous point pour que je vous le dise et que je m'enfui ? Adieu, ma Sophie, bonsoir ; votre cœur ne vous dit donc pas que je suis ici ? Voilà la première fois que j'écris dans les ténèbres : cette situation devrait m'inspirer des choses bien tendres. Je n'en éprouve qu'une : je ne saurais sortir d'ici. L'espoir de vous voir un moment m'y retient, et j'y continue de vous parler, sans savoir si j'y forme des caractères. **Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime.** »

L'amant est venu pour voir (« l'espoir de vous voir ») sa maîtresse, mais il est tard (« Il est neuf heures »). C'est une heure où une femme seule ne reçoit plus un homme, surtout à l'improviste. L'amant ne peut pas voir sa maîtresse, certainement, selon lui, parce qu'elle refuse de lui ouvrir la porte de sa chambre, ou de son salon: car il sait, il sent qu'elle est là (« votre cœur ne vous dit-il donc pas que je suis ici ? », ce qui signifie : **mon cœur me dit que vous êtes ici**). **Comme un symbole redoublant l'impossibilité de voir sa maîtresse, l'amant est plongé « dans les ténèbres »**. Il voudrait passionnément lui « baiser la main », geste tendre et respectueux, innocent, mais du moins tactile, et même sensuel, si l'on accepte l'implication des lèvres dans le baiser. Mais elle ne sort pas, ne vient pas lui apporter de la lumière, pour ses yeux et son cœur. Alors, **à défaut de la voir, il lui écrit (« je vous écris que je vous aime »)**; il pourra ainsi, en un sens, se donner à voir, lui, comme fidèle amant (« je vous ai montré combien je vous aime »). Le stratagème est enfantin: écrire lui permet en fait de rester encore un peu (« l'espoir de vous voir un moment m'y retient »), de rester près d'elle, même séparés (« je ne saurais sortir d'ici »). La lettre à l'aimée remplacera (mal) sa présence, les mots ne « récompensent » pas l'absence de la chair, même s'ils poursuivent l'illusion de la présence, par l'illusion de la parole (« je veux du moins vous l'écrire » (...) j'y continue de vous parler »). **Mais la malédiction de l'amant se poursuit: la nuit tombe, et « j'écris sans voir ». Les mots, les lettres (les « caractères ») sont invisibles pour cet aveugle (l'amour ne le rend-il pas ?)**, mais son amour, justement, sera son guide dans cette nuit à la fois cruelle et motivante (« cette situation devrait m'inspirer des choses bien tendres »). L'amant ne voit pas, ne sait pas ce qu'il écrit, comme il ne sait pas si sa maîtresse l'aime, qui (selon lui) joue la coquette et le plonge dans le désespoir (« Adieu, ma Sophie, bonsoir ») en lui refusant un si sincère et chaste regard d'amour. Mais **cet Orphée d'antichambre enténébrée ne veut**

pas perdre son Eurydice, et « s'en retourner » (se retourner ?), inconsolé, sans aucune « récompense »: sa lettre, son chant obscur, indéchiffrable à lui-même, témoignera de son amour respectueux, c'est-à-dire, en vérité, de son brûlant désir (« la plume se prête à mon désir »). Alors, puisque les mots sont faibles comparés aux baisers, **puisque les lettres d'amour jamais ne remplacent l'être aimé**, surtout quand ils ne forment que de sourdes traces incertaines, **c'est toute la lettre qui doit « parler »**. **La feuille entière, tout le papier, même les espaces blancs, qui ne contiennent aucun mot, aucun signe ! Surtout ces espaces, qui ne disent « rien » mais parlent la langue des amants, comprise d'eux seuls: l'amour (« Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime »).**

Ici, les signes linguistiques pallient d'abord le défaut de la présence visuelle, mais ils sont à leur tour plongés dans l'obscurité qui figure leur impuissance, et c'est le blanc immaculé de la page qui sera finalement l'image la plus véritable de l'amour. Le « rien » est l'image aveuglante et véreuse qui signifie le tout de l'amour, supérieur à ses signes maladroits, et dont le silence éloquent forme la lettre. Comment donner de soi une image sincère ? Ou plutôt, comment donner l'image d'un homme sincèrement amoureux ? En le disant **SANS** le dire, en donnant le gage des mots **ET** la promesse de leur dépassement.